

GEORGES BORDONOVE

LOUIS XIII

1610~1643

PÈRE DE LOUIS XIV



LES ROIS

QUI ONT FAIT
LA FRANCE

Pygmalion

Extrait de la publication

R

LES
ROIS
QUI ONT FAIT
LA FRANCE

Pendant presque mille quatre cents ans, des rois se sont succédé de manière quasiment ininterrompue sur le trône de France. Ils étaient issus de trois célèbres dynasties, les Mérovingiens, les Carolingiens et les Capétiens. À travers l'épopée tumultueuse de leurs vies et de leurs règnes, où se révèlent des personnalités diverses et parfois controversées, renaissent avec un grand éclat les heures les plus prestigieuses et les plus exaltantes de notre Histoire.

LOUIS XIII

1610-1643



Photo © Ulf Andersson

GEORGES BORDONOVE

Lauréat de l'Académie française et de la Bourse Goncourt du récit historique, grand prix des libraires, officier de la Légion d'honneur, Georges Bordonove conte la superbe épopée des rois qui ont fait la France. Refusant les facilités d'une vulgarisation simpliste de l'Histoire, il la clarifie afin d'en mieux traduire les palpitations vraies et les étonnantes analogies avec notre époque.

Roi méconnu, âme sensible et caractère énigmatique, Louis XIII est l'inflexible serviteur du devoir politique, sacrifiant avec abnégation ce qu'il a de plus cher au bien de l'État et à la gloire de la France. Opprimé dans sa jeunesse par sa mère et tourné en dérision par Concini, trahi par sa propre femme Anne d'Autriche, par Monsieur, son frère, par ses amis les plus proches, jamais il ne dévie de la route qu'il s'est tracée, en dépit des obstacles et des complots, malgré de cruelles déceptions et les tourments infligés par une santé de plus en plus défaillante. Ses amitiés et ses amours sont cornéliennes, son entente avec Richelieu, un chef-d'œuvre d'intelligence et de perspicacité. L'éclatante réussite de leur alliance permet l'éblouissante ascension du Roi Soleil.

Pygmalion

Les Rois
qui ont fait
la France

LOUIS XIII

Le Juste

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les biographies des 54 rois de France

Les Rois qui ont fait la France
par *Georges Bordonove*

Les Précurseurs :
Clovis – Charlemagne

Les Capétiens :
Hugues Capet, le fondateur
Philippe Auguste – Saint Louis
Philippe le Bel

Les Valois :
Jean II le Bon – Charles V – Charles VI – Charles VII
Louis XI – Louis XII – François I^{er} – Henri II – Charles IX
Henri III

Les Bourbons :
Henri IV – Louis XIII – Louis XIV – Louis XV
Louis XVI – Louis XVIII – Charles X – Louis-Philippe

Histoire des Rois de France
par *Ivan Gobry*

Les Mérovingiens :
Clotaire I^{er} – Dagobert I^{er} – Clotaire II

Les Carolingiens :
Pépin le Bref – Louis I^{er} – Charles II – Louis II
Louis III, Carloman et Charles le Gros – Charles III
Louis IV – Lothaire – Louis V

Les Capétiens :
Eudes – Robert I^{er} – Raoul – Robert II – Henri I^{er}
Philippe I^{er} – Louis VI
Louis VII – Louis VIII
Philippe III – Louis X – Philippe V – Charles IV

Les Valois :
Philippe VI – Charles VIII – François II

GEORGES BORDONOVE

Les Rois
qui ont fait
la France

LOUIS XIII

Le Juste



Pygmalion

Pour la commodité du lecteur, les textes cités ont été légèrement actualisés, sans que leur sens et leur saveur aient été dénaturés. En outre, afin de ne pas alourdir le récit, un index biographique donnant sur les principaux personnages les renseignements utiles a été placé à la fin de l'ouvrage.

Sur simple demande à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 1981, éditions Pygmalion/Gérard Watelet, Paris

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion pour la présente édition
ISBN 978-2-7564-1034-0

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

À Félix Giacomoni

Pour bien juger de son gouvernement, il y a trois points qu'il ne faut pas perdre un moment de vue : sa déplorable éducation et jeunesse jusqu'à la mort du maréchal d'Ancre, ses malheurs domestiques qui, sans la plus petite faute de sa part, lui ont fait de ce qu'il y a de plus proche, de ce qui devait être le plus cher, sa mère, son frère unique, et sa femme vingt ans stérile, ses ennemis les plus acharnés et les plus dangereux ; enfin cette humilité si vraie et si unique dans un grand Roi, et ce détachement de soi-même d'autant plus héroïque qu'il fut toujours égal et parfait, qu'il extirpa tout éloge, qu'il les vit d'un œil serein et tranquille pleuvoir à verse sur Richelieu dans tous les temps.

SAINT-SIMON,
Parallèle des trois premiers rois Bourbons

Première partie

LE DAUPHIN

1601-1610

I

LA RÉSOLUE

« **C**omment et en quel temps la reine accoucha de Monsieur le dauphin, à présent Louis XIII ; des cérémonies qui y furent observées, l'ordre y tenu, les discours intervenus entre le roy et la reine, et sur plusieurs autres occurrences. » Tel est le titre du petit mémoire de la sage-femme de la reine, Louise Bourgeois, dite Boursier. Il est si pétillant, si pénétrant, si naturel, que l'on s'est demandé si Jean Héroard, médecin du dauphin, n'en est pas le véritable auteur. En tout cas, ce délicieux « reportage » permet de reconstituer minutieusement la naissance de Louis XIII et, par surcroît, d'évoquer quelques-unes des coutumes les plus singulières de l'époque.

Le 27 septembre 1601, à minuit, Henri IV fait appeler « Boursier », auprès de Marie de Médicis, par un valet nommé Pierrot. La bonne Louise dort paisiblement. Comme les femmes de chambre se sont amusées à lui donner « de fausses alarmes », elle ne se hâte point de s'habiller. Pierrot la houspille, lui laisse à peine le temps de se lacer. Elle entre enfin dans la chambre de la reine.

Louis XIII

— N'est-ce pas la sage-femme ? demande Henri IV.

On lui répond que c'est elle.

— Venez, dit-il, venez, sage-femme ; ma femme est malade. Reconnaissez si c'est pour accoucher ; elle a de grandes douleurs.

Boursier examine la reine, répond par l'affirmative. Alors le bon roi Henri sermonne affectueusement sa femme :

— M'amie, vous savez que je vous ai dit par plusieurs fois le besoin qu'il y a que les Princes du sang soient à votre accouchement. Je vous supplie de vous y vouloir résoudre ; c'est la grandeur de vous et de votre enfant.

La reine déclare qu'elle en fera à sa volonté.

— Je sais bien, m'amie, reprend-il, que vous voulez toujours ce que je veux ; mais je connais votre naturel qui est timide et honteux, que je crains que, si vous ne prenez une grande résolution, les voyant, cela vous empêche d'accoucher. C'est pourquoi derechef je vous prie de ne vous étonner point, puisque c'est la forme que l'on tient au premier accouchement des reines.

Les douleurs reprenant, Henri demande à la sage-femme s'il faut prévenir les princes. Elle répond qu'elle n'y manquera pas quand le moment sera venu. Vers 1 heure du matin, bouillant d'impatience, craignant que les princes n'arrivent en retard, le roi les envoie chercher. En les attendant, il déclare malicieusement :

— Si jamais l'on a vu trois Princes en grand-peine, l'on en verra tantôt : ce sont trois Princes grandement pitoyables et de bon naturel qui, voyant souffrir ma femme, voudraient pour beaucoup de leur bien être bien loin d'ici. Mon cousin le Prince de Conti, ne pouvant aisément entendre ce qui se dira, voyant tourmenter ma femme, croira que c'est la sage-femme qui lui fait du mal. Mon cousin le comte de Soissons, voyant souffrir ma femme, aura de merveilleuses inquiétudes,

La résolue

se voyant réduit à demeurer là. Pour mon cousin de Montpensier, je crains qu'il ne tombe en faiblesse, car il n'est pas propre à voir souffrir du mal.

Un peu avant 2 heures, les trois princes se présentent. Boursier déclare au roi que leur venue est prématurée, et celui-ci les renvoie chez eux, en les invitant toutefois à répondre au premier appel. Entrent alors les sommités médicales : La Rivière, Du Laurens, Héroard, Guide et le chirurgien Guillomeau. Ils examinent gravement la parturiente et se retirent dans une pièce voisine.

Boursier décrit alors la grand-chambre de l'accouchement, ou chambre ovale, proche de celle du roi. Près du lit de parade garni de velours cramoisi passementé d'or, se trouve « le lit de travail ». On a dressé une sorte de pavillon en toile de Hollande au-dessus de ce dernier. Les douleurs se faisant plus vives, on apporte des sièges pour le roi, sa sœur et Mme de Nemours. On apporte aussi « la chaise pour accoucher » couverte de velours rouge : car, en ce temps-là – les gravures en attestent –, les dames de qualité accouchaient, non pas au lit, mais assises sur ces sortes de chaises. Les dames choisies pour être témoins de l'événement prennent place, convoquées par le roi. On a déposé sur une table les reliques de sainte Marguerite, protectrice des accouchées, et deux religieux commencent leurs prières.

Mais c'est à nouveau une fausse alerte, dont s'émue Henri IV qui, malgré son âge et son expérience, a des inquiétudes de jeune marié. Une forte colique travaille la reine. Les médecins sont embarrassés ; ils disent à la sage-femme :

— Si c'était une femme où il n'y eût que vous pour la gouverner, que lui feriez-vous ?

Boursier, qui ne perd point la tête, propose divers remèdes que les médecins s'empressent de prescrire à l'apothicaire de service. Cette colique a retardé l'accouchement qui ne durera pas moins de vingt-deux heures.

Louis XIII

Pour tuer le temps, Henri IV va et vient, court se restaurer, reparaît, disparaît, incapable de tenir en place. À tout instant, il demande à quelle heure accouchera la reine, quel enfant ce sera. Agacée, la sage-femme lui répond que ce sera l'enfant qu'elle voudra, fils ou fille.

— Sage-femme, puisque cela dépend de vous, mettez-y les pièces d'un fils.

— Si je fais un fils, Monsieur, que me donnerez-vous ?

— Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, plutôt tout ce que j'ai.

— Je ferai un fils, et ne vous demande que l'honneur de votre bienveillance, et que vous me vouliez toujours du bien.

Promesse qui fut tenue, s'empresse d'ajouter Boursier... Cependant, les heures s'écoulant sans résultat, certains risquent des critiques, mais Boursier ne se trouble pas pour si peu ; elle connaît son affaire et ne redoute personne.

Le moment approchant enfin, la reine se retient de crier. La sage-femme l'exhorte à se laisser aller. Henri :

— M'amie, faites ce que votre sage-femme vous dit ; criez, de peur que votre gorge s'enfle.

Qu'on imagine la scène : la reine sur sa chaise sous le pavillon en toile de Hollande, les princes en vis-à-vis, le roi la soutenant, les dames tout autour et les deux religieux abîmés dans leurs prières près de la table aux reliques.

L'enfant étant né, Boursier l'enveloppe de langes et le serre contre elle, sans dire un mot. Elle est assise sur un petit siège, aux pieds de la reine. Considérant « la grande faiblesse » du nouveau-né, elle demande du vin à M. de Lazeray, l'un des premiers valets de la chambre du roi, ainsi qu'une cuillère. Henri IV s'approche. Il prend lui-même la bouteille.

La résolue

— Sire, dit la sage-femme, si c'était un autre enfant, je mettrais du vin dans la bouche et lui en donnerais, de peur que la faiblesse dure trop.

Le roi lui applique la bouteille sur la bouche :

— Faites comme à un autre.

La sage-femme emplit sa bouche de vin qu'elle « souffle » dans celle du dauphin. Ce dernier reprend vie et « savoure » le vin. Henri IV apprend enfin qu'il a un fils ; il n'ose le croire et quasi défaille d'émotion ; il s'approche de Boursier et lui dit à l'oreille :

— Sage-femme, est-ce un fils ?... Je vous prie, ne me donnez point de courte joie ; cela me ferait mourir.

Elle enlève les langes, lui montre l'enfant. Les yeux au ciel, les mains jointes, le roi rend grâces à Dieu. Des larmes coulent sur ses joues, « aussi grosses que de gros pois ». Il embrasse Marie de Médicis :

— M'amie, vous avez eu beaucoup de mal ; mais Dieu nous a fait une grand'grâce de nous avoir donné ce que nous lui avions demandé : nous avons un beau fils.

La reine pleure de joie et tombe en faiblesse, ce dont Henri IV ne s'est point aperçu tant il est pressé de proclamer la naissance du dauphin. Il embrasse les princes, ouvre lui-même les portes de la chambre et fait entrer tous ceux et toutes celles qui sont là à attendre, quelque deux cents personnes ! Cette foule se presse autour de la reine, que l'on ne peut pas porter sur son lit. Boursier est furieuse :

— Tais-toi, tais-toi, sage-femme, lui dit le roi, ne te fâche point ; cet enfant est à tout le monde : il faut que chacun s'en réjouisse.

Il est alors 10 heures et demie du soir. Héroard fait laver l'enfant au vin et à l'eau. La sage-femme le remet alors à sa gouvernante, Mme de Montglat, qui le porte à la reine. Comme fou de bonheur, Henri IV fait entrer les visiteurs, les reconduit, amène une autre bande,

Louis XIII

montre l'enfant, objet de son orgueil et garant de sa succession. Dans le palais, tout le monde s'embrasse et se réjouit. Dans la ville de Fontainebleau, ce ne sont que feux de joie, tambours, trompettes, danses et tonneaux en perce, cependant que les courriers foncent dans la nuit, par diverses routes, porter la bonne nouvelle non seulement à Paris et en France, mais aux cours étrangères.

Le 29 septembre, la sage-femme se rend chez le petit dauphin, qu'elle veut revoir. La chambre est pleine de princes et de princesses, car on se prépare à ondoyer l'enfant. Boursier hésite. Le roi l'interpelle :

— Entrez ! Entrez, ce n'est pas à vous à n'oser entrer.

Et il lui rend cet hommage public :

— Comment ! J'ai bien vu des personnes ; mais je n'ai jamais rien vu de si résolu, soit homme, soit femme, ni à la guerre ni ailleurs, que cette femme-là. Elle tenait mon fils dans son giron et regardait le monde avec une mine aussi froide que si elle n'eût rien tenu. C'est un dauphin qu'il y a quatre-vingts ans qu'il n'était né en France.

— J'avais dit à Votre Majesté, sire, qu'il y allait beaucoup de la santé de la reine.

— Il est vrai ; je l'ai aussi dit à ma femme après que tout a été fait, et si la joie l'a fait émouvoir, jamais femme ne fit mieux qu'elle a fait. Si elle eût fait autrement, c'était pour faire mourir ma femme. Je veux dorénavant vous nommer Ma Résolue.

Dans sa propre relation, Héroard apporte quelques précisions supplémentaires. Il dit que Boursier avait un peu tardé à couper l'ombilic, l'enfant y entortillant ses mains « de telle force qu'elle avait peine de l'en retirer ». Il dit encore qu'après la naissance la reine demanda à plusieurs reprises si c'était un garçon : *E maschio* ? Et

La résolue

qu'on ne lui répondit pas, de crainte qu'elle ne se trouvât mal : telles étaient les superstitions de l'époque ! Il ajoute qu'elle supporta les douleurs avec une fermeté « merveilleuse et incroyable ». Au dernier instant, toutefois, elle se permit de soupirer : *Oimé jo morio* (Hélas, je me meurs !). Héroard ajoute qu'il donna, à la cuiller, « un peu de mithridate détrempé dans du vin blanc » au nouveau-né qui le suçait comme si c'eût été du lait.

Et il trace du dauphin ce tout premier portrait : « Un enfant grand de corps, gros d'ossements, fort musculeux, bien nourri, fort poli, de couleur rougeâtre et vigoureux, tout ce que l'on peut penser pour cette petite âge. Il avait la tête bien formée, de bonne grosseur, couverte de poil noirâtre, les yeux tannés, le nez un peu enfoncé vers sa racine, épaté et relevé par le bout, les oreilles de moyenne grandeur et bordées, la bouche très belle, petite et fort relevée, ayant le dessus du milieu de la lèvre haute par le dehors fort cannelé, et le milieu de la basse aussi ; le menton fourchu, le tout fait comme d'un trait, et le bas du visage fort arrondi ; le col gros et fort, et les épaules larges ; la poitrine bien relevée, les bras grands, les mains aussi et d'une blancheur naïve (*sic*) par-dessus l'ordinaire ; les parties génitales à l'ave-nant du corps ; les jambes droites et les pieds grands, fort larges par le bout, se rétrécissant en talon fort pointu, et les orteils presque de pareille longueur, les serrant en dedans, du gros au petit, comme on ferait du bout de la main. Il porte sur lui ces marques : entre les deux sourcils, mais plus proche du droit, se trouve une tache rougeâtre ronde, de la grandeur d'un petit denier ; une autre au-dessus de la nuque, sur la racine des cheveux, de pareille couleur et de même figure, mais de grandeur semblable à un rouge double, et une autre petite de la même couleur à l'entrée de la narine gauche ; et la dernière, ce furent trois poils noirs sur le

Louis XIII

sommet du cartilage de l'oreille gauche, et le croupion tout velu. Les poils de l'oreille et la forme du pied se trouvent être de même au Roi son père. Je lui fis laver tout le corps de vin vermeil mêlé avec de l'huile, et la tête de pareil vin et de l'huile rosat. Pendant tout cela il cria fort peu, mais par son cri fit bien paraître la force de ses poumons, ne criant point en enfant, qui est une des choses plus remarquables en lui.

Mme la duchesse de Bar, sœur du Roi, qui considérait les parties si bien formées de ce beau corps, ayant jeté sa vue sur celles qui le faisaient être Dauphin, se retournant vers Mme de Panjas, sa dame d'honneur, lui dit qu'il en était bien "parti" (pourvu). Ces mots furent reçus avec risée qui les porta aux oreilles du Roi qui était près de la Reine. »

II

LE MÉDECIN HÉROARD

Nul enfant n'avait été plus désiré par son père que le futur Louis XIII. Henri IV avait alors quarante-huit ans et la barbe grise ; il était grand temps pour lui d'assurer sa dynastie. Par superstition, il avait parié mille écus avec le financier Zamet que la reine accoucherait d'une fille. Cependant, simultanément, il écrivait à celle-ci : « Je suis bien en peine de *notre fils*, mais je me résous à la volonté de Dieu, en cela comme en toute autre chose. » Et à Mme de Montglat, désignée comme gouvernante : « Je vous ai choisie pour être auprès de *mon fils*. C'est pourquoi je vous fais ce mot pour vous prier, incontinent la présente reçue, de vous en venir ici et vous y rendre demain au soir. » Ces lignes précédaient d'une semaine la naissance de l'enfant ! Le 21 septembre, le médecin Jean Héroard rencontrant le roi dans les jardins de Fontainebleau, celui-ci l'appela pour lui dire :

— Je vous ai choisi pour vous mettre près de *mon fils le dauphin* ; servez-le bien.

Le 27 septembre, Héroard écrivait les premières pages du *Journal particulier de la vie du roi Louis XIII*,

Louis XIII

composé et écrit de la main de Jean Héroard, seigneur de Vaugrigneuse, son premier médecin. Il devait en poursuivre la rédaction pendant vingt-six ans, jusqu'à sa mort survenue en 1628. Jean Héroard (on prononçait Héroard et le dauphin l'appelait moucheu Héroua) était né vers 1550 à Hauteville-le-Guichard, dans la Manche. Docteur en médecine de l'université de Montpellier – alors la plus réputée dans cette discipline –, il avait été successivement médecin ordinaire de Charles IX, Henri III et Henri IV. Ce n'était point l'un de ces médecins solennels et sentencieux ridiculisés par Molière ; il purgeait et saignait le moins possible, à l'encontre des idées reçues ; il préférait aux traitements barbares, qui étaient alors à la mode, *l'hygiène alimentaire*. Il était, d'autre part, un peu vétérinaire, car il avait écrit une *Hippostologie*, et, plus encore, un fin lettré. N'avait-il pas composé l'épigramme latine de Ronsard qui se voyait au prieuré de Saint-Cosme, près de Tours, avant la Révolution ? « Arrête, passant, et prends garde, cette terre est sainte. Loin d'ici, profane ! Cette terre que tu foules aux pieds est sacrée puisque Ronsard y repose. » Il était devenu seigneur de Vaugrigneuse par son mariage avec Anne du Val, héritière de Guillaume du Val, trésorier de la généralité de Tours, et ce fut là sans doute sa seule vanité. On a de lui une très belle gravure attribuée à Varin et conservée au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale. Il porte la barbiche et la moustache en pointe des mousquetaires. Ses yeux, sous les lourdes paupières, sont scrutateurs. Le front, agrandi par un début de calvitie, est celui d'un penseur. Rien ne manque dans les ornements qui accompagnent son portrait : ni les armes étoilées avec leurs supports et leur cimier, ni les serpents d'Hippocrate. Tel était le personnage auquel Henri IV, avec sa perspicacité habituelle, confia son précieux rejeton. En effet, il est peu de dire qu'Héroard s'attacha au dauphin et veilla sur

Le médecin Héroard

sa santé ; mais il aima l'enfant-roi d'un cœur entier, l'étudia avec une passion qui ne laisse pas d'être touchante et composa finalement pour lui un livre intitulé *De l'institution du prince*, dans lequel le cher homme mit le meilleur de lui-même. Jour après jour, avec un soin méticuleux et une absolue conscience professionnelle, il consigna ses observations dans son fameux *Journal*, notant l'état de santé du dauphin à son réveil et à son coucher, son emploi du temps, ses jeux, ses promenades et les anecdotes qui avaient marqué la journée, ou les paroles prononcées par l'enfant et qu'il reproduisait intégralement, avec leur prononciation. Lorsque le dauphin devint Louis XIII et le nourrisson un homme fait, Héroard continua son service et ses notations. En sorte que son ouvrage finit par comprendre six gros in-folio d'une écriture serrée. La lecture en est malaisée et l'édition simplifiée qu'en ont donnée Soulié et Barthélemy trahit quelque peu son contenu. Ce monument ne mérite certes pas les railleries méprisantes de Tallemant des Réaux qui ne l'a probablement jamais lu, mais en parle par ouï-dire.

C'est, en fait, non seulement le récit le plus exact de la vie quotidienne du dauphin et de l'enfant-roi, mais une extraordinaire accumulation de matériaux historiques, où l'on est en mesure de puiser des renseignements de première main. Héroard ne porte pas de jugements directs ; en vrai scientifique, il constate et enregistre : et c'est précisément ce qui rend son témoignage si présent ! Il ne fait exception qu'en faveur du dauphin, parce que, l'observant, il ne peut s'empêcher de l'aimer. Mais l'on sait d'autre part que l'enfant attirait la sympathie de son entourage, principalement celle des humbles, en dépit d'un caractère parfois difficile. Héroard avait su gagner son affection. Il s'était institué, sortant un peu de son rôle de médecin, son premier éducateur, avant même qu'un précepteur ne lui fût

Louis XIII

donné. Il est hors de doute que, sans le vouloir (tout en le voulant un peu !), il a exercé une influence non négligeable sur le futur Louis XIII. C'est pourquoi, d'entrée de jeu, il est utile d'apercevoir ses idées sur l'éducation d'un prince.

D'ailleurs, son essai¹ complète et explicite sur plus d'un point le volumineux *Journal*, notamment quant aux méthodes appliquées par son auteur.

« Il faut, commence-t-il, s'égayer avec les petits enfants, c'est-à-dire s'accommoder à la délicatesse de leur âge et les instituer plutôt par la voie de la douceur et de la patience que par celle de la rigueur et de la précipitation. » Il estime cependant que, dès la première enfance et même dès les premiers mois, on peut parler à l'enfant comme s'il pouvait réellement comprendre et lui dire qu'il faut être bon et juste, que Dieu l'a donné au monde « pour cet effet et pour être un bon roi ; que, s'il l'était, Dieu l'aimerait ». Dès l'âge de deux ans, on peut commencer la lecture et l'écriture. Il recommande les *Proverbes* de Salomon, les histoires tirées de la Bible, les *Fables* d'Ésope et les *Quatrains* de Pibrac. Lorsque l'enfant aura sept ans, on lui donnera un précepteur qui aura la charge de « former un homme et de cet homme-prince façonner un roi ». Le bon Héroard a beaucoup réfléchi sur les qualités que ce précepteur doit réunir : « Je désire pour cette charge, écrit-il, un homme mûr d'âge et de sens, de bonne vie et louable réputation ; un homme sans reproche et droit en ses actions, d'honnête extraction, instruit aux bonnes lettres, l'esprit poli, de courage élevé, sans vanité, non pédant... qui soit d'une agréable conversation, de bon et ferme entendement ; industrieux, après avoir bien su reconnaître le naturel, l'inclination et la portée de l'esprit de ce prince, à lui faire goûter la douceur des semences de la piété,

1. *De l'institution du prince.*

Le médecin Héroard

des bonnes mœurs et de la doctrine ; ayant fait naître dextrement en son âme le désir d'apprendre et de bien retenir ce qu'il jugera propre ; et en somme de telle vie qu'elle prêche à l'égal de ses enseignements. »

Héroard – dont le libéralisme est évident – trace ensuite un programme d'étude s'étalant sur six années. Il suggère d'abord que l'on enseigne au jeune prince la piété à l'aide d'un catéchisme abrégé : car ce qui lui importe, c'est que l'on forme un croyant et non pas un superstitieux. Et il indique que la vraie religion engendre l'amour et procure la paix de l'âme, alors que la superstition l'emplit d'effroi et d'inquiétude perpétuelle.

Il conseille l'étude des « bonnes lettres » qui ont « cette vertu de donner l'embellissement, la vigueur et la force à l'esprit de l'homme, si elles y rencontrent un bon sens naturel et la tête bien faite ». La langue grecque lui paraît inutile, car elle ne peut servir qu'à ceux « qui font particulière profession des lettres ». En revanche, il recommande l'enseignement des préceptes latins et la lecture de Cicéron. Il insiste sur la nécessité d'apprendre au jeune prince « les langues vulgaires des nations voisines, avec lesquelles les affaires de ce royaume se mêlent ordinairement le plus ». Il préconise aussi l'étude des nombres, de la géométrie, de l'astronomie, de la mécanique et de la géographie. Mais l'histoire a toutes ses préférences, car elle est, selon lui, « l'école des princes et que le nôtre y doit être nourri pour y apprendre à vivre et la manière de bien faire sa charge, et se rendre meilleur par l'imitation ou dommage des autres. C'est où il trouvera des yeux pour tous ceux qui seront sous son obéissance ; c'est une glace de cristal, le miroir de la vie, où il verra en la personne d'autrui louer ses actions sans flatterie, et les blâmer sans crainte. C'est un bon conseiller, sans passion, et aussi

Louis XIII

très fidèle, duquel il apprendra les dits, les faits et les conseils des princes et des grands personnages ».

Cependant, il ne veut pas que les études encombrent le cerveau de l'élève et finissent par l'obscurcir. Il prend donc soin d'indiquer son emploi du temps : lever à 7 heures, jusqu'à 9 heures, messe, récréation jusqu'à 11 heures, dîner, étude jusqu'à 3 heures, récréation jusqu'à 6 heures, souper, coucher à 9 heures. Comme délassément : la musique « non pour chanter, mais pour l'écouter et prendre plaisir », la promenade à cheval, les jeux de plein air, la chasse.

Poursuivant sa méditation, Héroard cherche à présenter les moyens les plus propres à revêtir le prince « de la robe royale », c'est-à-dire à le rendre « capable de pouvoir dignement à l'avenir tenir le trône de ses pères ». Mais, ici, ce n'est plus au précepteur idéal qu'il semble s'adresser, mais au dauphin lui-même (auquel il dédia finalement son livre). Il lui rappelle d'abord le vieux principe selon lequel le peuple est la chair et les os de son roi, et celui-ci les os et la chair de son peuple. Il gouvernera donc avec un amour de frère et une charité de père. Débordant son sujet initial, il imagine Louis XIII régnant et lui conseille de faire peu de nouvelles lois, « la multiplicité étant indubitable marque d'une insigne corruption dans le corps d'un État ». Encore devra-t-il choisir, entre les lois existantes, celles qui méritent d'être maintenues et soulager son peuple « du tas de ces formalités qui en ont pris la qualité et occupé la place par la malice industrielle de quelques-uns ». Quelle résonance prend cette phrase si l'on considère notre époque et ses tracasseries administratives ! Il prêche la clémence, en recommandant à son élève d'imiter les actions du roi son père. Il lui recommande tout spécialement la foi dans la parole jurée, la libéralité et la chasteté « comme l'une des tutrices de la santé du corps et l'un des contrepoisons des souillures de

Le médecin Héroard

l'âme », vertu qui n'était cependant guère observée par ses contemporains. Il le prévient contre les effets de la colère et contre ceux de la flatterie. Ce cœur loyal et pur fustige les courtisans de la sorte :

« ...Ils s'étudient à imiter entièrement et à tromper, en imitant les mœurs, les complexions et les façons de faire, et tous les exercices où ils s'apercevront que le prince prendra plaisir. S'il est voluptueux, ils seront des Sardanapales ; s'il est d'humeur colère, ils seront des furieux ; s'il est mélancolique, ce seront des Timons ; s'il contrefait le borgne, ils se feront aveugles... Ils sont mouvants, actifs et assidus, et vont chauffant la ceinture à chacun, s'entremêlant de tout. Ils savent faire tout, ils sont tout, ils font tout, et devant lui les bons valets, faisant valoir impudemment des services non faits ou à faire, en paroles, se présentant souventes fois sans respect et sans sujet à des imaginaires, jusques à souffler sur le manteau, ou le poil ou la plume qu'ils n'y auront point vue. »

Poursuivant dans cette voie, le vieux sage ne craint pas d'imposer ses idées personnelles sur le choix des dignitaires, ministres, conseillers d'État, ambassadeurs, trésoriers. En matière d'impôts, il prône la modération, sauf en cas de péril commun. Il conseille, pour assurer la paix, d'entretenir les régiments et fortifications nécessaires, de garnir les ports de navires de guerre, de bien pourvoir les arsenaux, bref de se faire craindre, mais non de menacer.

Il veut que le dauphin assiste aux séances du Conseil dès l'âge de douze ans, afin de faire son apprentissage des hommes et des affaires et, surtout, bénéficier de l'expérience de son père, si douloureusement et glorieusement acquise.

Il conclut ainsi son petit livre : « Mais parce que je sais qu'il n'y a rien dessous le ciel qui ne soit périssable

Louis XIII

et sujet à sa fin, même que les grandeurs des plus puissants empires ont leur point limité, je prie Dieu et le supplie de vouloir différer le décret final préordonné sur cette monarchie, à ce que la tempête n'en tombe sur ce prince, et que jamais elle ne puisse choir sur les rois de son nom... »

Héroard ne pouvait savoir que Louis XIII ne profiterait pas longtemps des conseils de son père, ni qu'il serait proclamé roi à neuf ans ! Il ne put davantage mesurer toute l'influence qu'il avait eue sur le caractère du jeune prince. Il mourut en 1628, à soixante-dix-huit ans, pendant le siège de La Rochelle.

La psychologie de Louis XIII est si différente de celle de son père, elle reste si mystérieuse, qu'il a paru indispensable d'analyser le petit traité d'Héroard, d'en dégager les idées essentielles, afin de déterminer dans quelle mesure l'élève a retenu les leçons du maître, et d'autant que cette source a été jusqu'ici négligée par l'Histoire.

III

L'ENFANCE

Le dauphin eut quatre nourrices en quatre mois : la première fut congédiée pour « manifeste défaut de lait », la seconde, pour avoir déplu à la reine, la troisième, pour malpropreté ; la quatrième parvint à se maintenir, malgré la gloutonnerie du nourrisson : elle se nommait Antoinette Joron, femme Boquet ; dès qu'il put balbutier quelques mots, l'enfant la surnomma Dondon ou Maman Doundoun.

Né à la fin de septembre 1601 à Fontainebleau, il fut, dès le mois de novembre, transporté au château de Saint-Germain-en-Laye. Il y sera successivement rejoint par ses frères et sœurs légitimes et adultérins. Ouvrons une parenthèse. Lorsque le bon roi Henri avait épousé Marie de Médicis, il avait eu trois enfants de Gabrielle d'Estrées. Un mois après la naissance du futur Louis XIII, la marquise de Verneuil, maîtresse en titre, avait donné le jour à Gaston, futur évêque et duc de Verneuil. De même, Élisabeth de France précédera de peu Mlle de Verneuil, autre enfant de la marquise. Le premier frère du dauphin naîtra trois semaines avant le fils de la comtesse de Moret, autre favorite. En 1608,

Louis XIII

naîtront Gaston d'Orléans et une fille de Charlotte des Essarts ; en 1609, Henriette de France, future reine d'Angleterre, et la seconde fille de Mme des Essarts. Le vieux château de Saint-Germain devint donc une garderie d'enfants, mais nous verrons combien le dauphin supportait parfois avec peine cette extravagante promiscuité.

Ce château présentait à peu près l'aspect qu'il a de nos jours. Toutefois, les communs occupaient une partie de la place actuelle et un vaste jardin clos de murs le séparait de la forêt. Du côté de la Seine, au sommet de la colline, on bâtissait le château neuf (dont il ne reste que le pavillon dit de Henri IV). Saint-Germain n'était alors qu'une bourgade.

Le dauphin loge au premier étage, dans l'appartement du roi qui comprend cinq pièces en enfilade : l'antichambre où il prend ses repas, la salle où il reçoit et fait jouer ses musiciens, la chambre où il couche, ornée de tapisseries, des portraits du roi et de la reine, le cabinet d'étude. La gouvernante, Mme de Montglat, la nourrice Doundoun couchent dans la chambre de l'enfant. Héroard loge au second étage, ainsi que le personnel directement attaché au service du dauphin : Birat, le valet de chambre, Rabouin, le suisse, Guérin, l'apothicaire, Gilles, le sommelier, Robert, l'aumônier, mais aussi le joueur de luth attitré, le violoneux, le lavandier, le portefaix, etc.

L'enfant s'éveille entre sept et huit heures du matin. Parfois, il se fait porter dans le lit de Mme de Montglat, qu'il appelle « *mamanga* », et non dans celui de la nourrice imprégné de safran. Selon Héroard, il dit : « I sen bon en vote li, mamanga ; i sen la poudre de violete. I pu au li de Doundoun. » L'orthographe phonétique est très précisément celle reproduite par Héroard.

Assis sur son séant, le dauphin joue : tantôt avec un petit ménage d'argent, tantôt avec une galère montée

L'enfance

de bonshommes en carton, un petit cerf, une grenouille articulée, un sifflet.

Entre 8 heures et demie et 9 heures, on lui passe une robe de chambre fourrée et des pantoufles. La toilette commence, rendue difficile par son agitation continue. Dès qu'il peut marcher, il court en effet d'un bout de la chambre à l'autre. Entre 9 heures et 9 heures et demie, on lui sert son déjeuner : un bouillon, des œufs à la coque, des cerises, des pommes cuites, tout cela dans de la vaisselle d'argent.

La messe suit, célébrée par l'aumônier. Le dauphin y assiste agenouillé sur un coussin de velours. Il s'y montre peu attentif, s'amuse à imiter le son de la clochette. On l'emmène ensuite à la promenade : il joue avec de la terre ou cueille des fleurs. Quelques années plus tard, on le conduit au palemil (qui est une sorte de jeu de croquet). Les promenades en forêt ou sur les rives de la Seine sont exceptionnelles. Quand il pleut, il reste dans l'ancienne salle de bal datant de François I^{er} et monte parfois à l'horloge du château, d'où la vue est magnifique : « Ho qu'i fait beau ici ! » s'écrie l'enfant.

Le déjeuner a lieu entre midi et 1 heure et demie. Le menu se compose de potage, de hachis de chapon bouilli, de moelle de veau (mangée à la cuiller), de lapereau, de chapon rôti, de gras de jarret de veau, avec parfois une salade de buglosse et de fleurs de violette. Le dauphin, tout jeune, a déjà le solide appétit des Bourbons. Il boit du vin coupé d'une tisane d'oseille et de chiendent. L'aumônier récite les grâces (que le dauphin nomme « gâches à Dieu »). Après s'être lavé les mains (« Mains nettes », note Héroard), l'enfant retourne à la promenade ou à ses jeux. Le goûter est à 2 heures et demie : un gros quignon de pain, deux tranches de massepain (pâtisserie contenant des amandes et des noisettes), des poires confites et des cerises.

Louis XIII

Le dîner, fixé à 6 heures, comporte une panade, un hachis de chapon bouilli, un aileron de poulet, du rôti, du massepain et des cerises.

L'été, on retourne jouer au jardin.

Le coucher est à 8 heures. Sous le contrôle de sa gouvernante, le dauphin récite le Notre Père et le Je crois en Dieu, plus une prière spéciale, composée à son intention : « Dieu doint (donne) bonne vie à papa, à maman, à sœu sœu (la sœur du dauphin), à moucheu dauphin (lui-même), et me face la gâche d'ête home de bien et poin opiniate... »

Avant de s'endormir, il mange (encore !) un peu de confiture de roses. On chante pour l'endormir ou bien, curieux procédé, on lui tapote doucement la tête et les épaules.

Tel est cet emploi du temps, fort monotone, fort proche aussi de celui qu'Héroard préconisait dans son *Institution*. Les seules distractions permises sont la visite au chantier du château neuf, le spectacle d'une procession ou du déballage des marchands ambulants, la visite des « Irlandais », générique désignant alors les mendiants, qui viennent demander l'aumône. Toutefois, s'il y a des musiciens parmi eux, on les introduit dans l'antichambre royale, car le dauphin raffole de musique.

Il est assez difficile de se faire une idée exacte du respect que l'on montre à son égard. On se découvre et l'on s'incline très bas devant cet enfant qui incarne la dynastie, c'est-à-dire, en ce temps-là, la clef de voûte de la société. Et lui, apprend très tôt à se tenir dignement, à donner sa main à baiser. On l'appelle « Monsieur » et, à Saint-Germain, il est le seul à être désigné de la sorte. Dès lors, on ne peut s'étonner de la conscience qu'il a, très tôt, d'être à part, de la notion jalouse qu'il prend de son autorité. Cependant, autour de lui (Héroard excepté), quelles mœurs, quel vocabulaire plus qu'étranges ! C'est Mme de Montglat, la gouvernante,

L'enfance

qui déclare tout naturellement : « Je m'en vais pisser ; si vous n'êtes peigné et coiffé quand je reviendrai, vous aurez le fouet. » « Ha ! qu'elle est vilaine, marmonne le dauphin ; elle dit devant tout le monde qu'elle va pisser ; voilà qui est bien honnête, fi ! » Le mari de la gouvernante, le baron de Montglat, premier maître d'hôtel d'Henri IV et intendant de la maison du dauphin, ne vaut pas mieux. L'enfant n'a que deux ans lorsque le médecin relate une piquante scène au cours de laquelle il montre l'une des femmes de chambre, Mlle Mercier, glapissant parce que « M. de Montglat lui baillait de sa main sur les fesses ; il (le Dauphin) glapissait de même. Elle s'enfuit à la ruelle, M. de Montglat la suit et lui veut faire claquer la fesse ; elle s'écrie fort haut, le dauphin l'entend, se prend à glapir fort aussi, s'en réjouit et trépigne de tout le corps, de joie, tournant sa vue de ce côté-là, les montre du doigt à chacun ». Animé par cet exemple éloquent, l'enfant « se joue à la petite Marguerite, la baise, l'accolle, la renverse à bas, se jette sur elle, avec trépignement de tout le corps et grincements de dents ». Ce n'est pas tout. Le soir, la remueuse lui demande : « Monsieur, comment est-ce que M. de Montglat a fait à Mercier ? Il se prend soudain à claquer des mains l'une contre l'autre, avec un doux sourire, et s'échauffe de telle sorte qu'il était transporté d'aise... » Cependant, à mesure qu'il grandira, une sorte de pudeur des mots se développera en lui, contrastant avec l'attitude et le langage de son père, libres jusqu'à l'indécence. Bientôt, il rougira au moindre propos osé. La duchesse de Rohan s'approchant pour l'embrasser, il la repoussera en disant : « Je baise point de femmes, je baise que des filles. » De même, il repousse la fillette de Mme de Montglat, jusqu'à lever la main sur elle. Quand on essaie de lui faire répéter des choses malséantes, il répond fermement : « Je le veux pas dire. »

Louis XIII

Dans son *Parallèle des rois Bourbons*, Saint-Simon prétend qu'on laissa à dessein le jeune prince dans l'ignorance et l'oisiveté. Cette assertion est fausse. On voit au contraire dans le *Journal d'Héroard* qu'à cinq ans l'enfant connaissait toutes les lettres de l'alphabet et qu'à six ans il lisait et écrivait couramment.

À huit ans, il quitte la tutelle des femmes et passe du contrôle de Mme de Montglat à celle de M. de Souvré. Son premier précepteur est Vauquelin des Yveteaux, un poète assez libertin, auquel succéderont le savant Nicolas Le Fèvre et le sieur de Fleurence. Mais nous abordons ici l'adolescence et le temps approche où un événement imprévisible va faire du dauphin un enfant-roi. Faisons donc un retour en arrière pour saisir, au fil de la lecture du *Journal d'Héroard*, quelques traits de caractère dignes d'être retenus, en nous gardant bien de bêtifler.

Ce qu'il faut souligner d'entrée de jeu, c'est l'énorme différence entre la santé physique et morale de l'enfant et l'état maladif comme la propension à la mélancolie de l'homme fait. Héroard le dépeint de la sorte, au seuil de l'adolescence : « Actif, ardent, robuste en toutes ses actions, fort de corps, fort d'esprit, il ne peut durer en place. Il est grand, hardi, tout viril. Il cogne, remue, saute, court... Il est impérieux, toujours en action, l'œil et l'oreille partout. Il a une voix merveilleusement forte et sèche. »

La gaieté remuante du dauphin revient en leitmotiv. Toujours il s'agite, marche, saute, chante, même en mangeant, « allant, venant, fripon, railleur ». Un contemporain lui trouve « l'image, les actions, le vif esprit et ferme entendement » d'Henri IV. Il chante à gorge déployée les chansons qu'on lui a apprises ou qu'il a entendues : *Quand je remue, tout branle... Robin s'en va à Tours... La belle est sur sa mule... Miquele se voou marida* qu'entonnent les garçons de la compagnie

L'enfance

des gardes. Il danse avec frénésie : la bourrée, la bergamasque, la sarabande, les branles, en s'accompagnant de castagnettes. Il joue avec emportement aux quilles et au palet. Mais ce qu'il aime par-dessus tout, ce sont les armes. Il est soldat dans l'âme. Non seulement il commence une collection d'arquebuses et s'exerce à tirer les corneilles, mais il connaît toutes les sonneries de tambour, les commandements et les manœuvres. Bien sûr, comme tout enfant, il joue à la guerre. Mais, dès qu'il le peut, il n'a pas de plus grand plaisir que d'aller visiter la compagnie des gardes française chargée d'assurer sa protection. Il fait sortir les soldats de leur poste, les range en bataille, les commande, battant lui-même du tambour. L'exercice terminé, il parle et joue avec eux. Il s'est fait un ami en la personne de Descluseaux, un simple soldat : plus tard, il le nommera capitaine de la volière des Tuileries. Ce qui frappe en lui, c'est déjà cette aptitude à se faire aimer des hommes de troupe et à les comprendre. Mais c'est aussi son aptitude à aimer, et même son besoin d'aimer. Il a pour les chiens qu'on lui donne une véritable passion. Et de même pour la musique. Il l'écoute « avec transport, demeuré, hébété, stupide de plaisir », signale Héroard. Elle le plonge dans le ravissement, le rend enfin immobile. Il aime tous les instruments, le luth comme le clavier, le flageolet comme le violon et, plus encore, la voix humaine, surtout les chœurs d'enfants.

Relativement à son intelligence, Héroard émet ce jugement : « Il ne fut jamais vu personne avoir les cinq sens si exacts, ni le jugement. » Un autre contemporain affirme de même qu'il a « un beau et clair jugement en âge si tendre ». Héroard cite de nombreuses réparties attestant que le dauphin n'était dupe ni des plaisanteries ni des flatteries. Un jour que l'on commandait au sommelier : « Faites chauffer le vin de Monsieur », il répliqua : « Ha ! ché de la tisane, ché pas du vin, vous

Louis XIII

me trompez ! » Un jour qu'il tirait à l'arquebuse sur un oiseau, l'évêque d'Avranches lui dit : « Monsieur, vous l'avez tué ! — Oui, répond le dauphin, mais la plume l'empote. »

Il ne montre pas un goût particulier pour les études ; mais Héroard souligne qu'il comprend très vite parce qu'il va d'emblée à l'essentiel, et qu'il a une excellente mémoire. Il est, selon lui, appliqué et sérieux, laborieux même, ne rechignant pas devant l'effort, dans le domaine physique. « Il aimait toujours, écrit-il, à faire les choses où il y avait de la peine. » N'est-ce pas ici la préfiguration du monarque qu'il deviendra, annotant, corrigeant, soucieux du détail le plus infime et accomplissant son métier de roi avec une conscience exceptionnelle, trop méconnue par les historiens ? De même, Héroard, bon psychologue, a décelé sa passion de la franchise et son incessante curiosité d'esprit, mais s'exerçant de préférence sur les réalités et dédaignant l'abstraction.

IV

LE PÈRE ET LE FILS

Ce qui confère au témoignage du vieux médecin sa crédibilité, c'est son souci du détail et son goût de l'exactitude. S'il émet au sujet du dauphin un jugement dans l'ensemble positif et s'il marque sa surprise devant tel ou tel de ses dons, il n'agit point par courtoisie : on a vu le cas qu'il faisait des gens de cour et l'on sait d'autre part qu'il préférerait aux richesses la « gloire » de servir cet enfant. Au surplus, il n'hésite pas à signaler ses défauts, et le principal d'entre eux, qui est l'orgueil. Le dauphin ne tolère aucun manque de respect à sa petite personne, quand bien même il permet certaines familiarités. Corollairement, il a le plus grand mal à obéir. En outre, il se montre capricieux et il a d'inexplicables sautes d'humeur. Les bizarreries et les contradictions de son caractère sont, très probablement, liées à son état de santé, mais, au XVII^e siècle, la science médicale ne permettait pas de diagnostics sérieux. Héroard note certains petits accidents, mais se garde d'en tirer une conclusion quelconque. Simplement, il constate que cet enfant, dont la santé s'annonçait robuste, se révèle assez fragile, est

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EUCN000576.N001
Dépôt légal : octobre 2013